

LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :
LYON ET
DÉPARTEMENTS

Un an 3 fr.
Six mois 2.
Trois mois 1.
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à
L'EXPRESS DE LYON

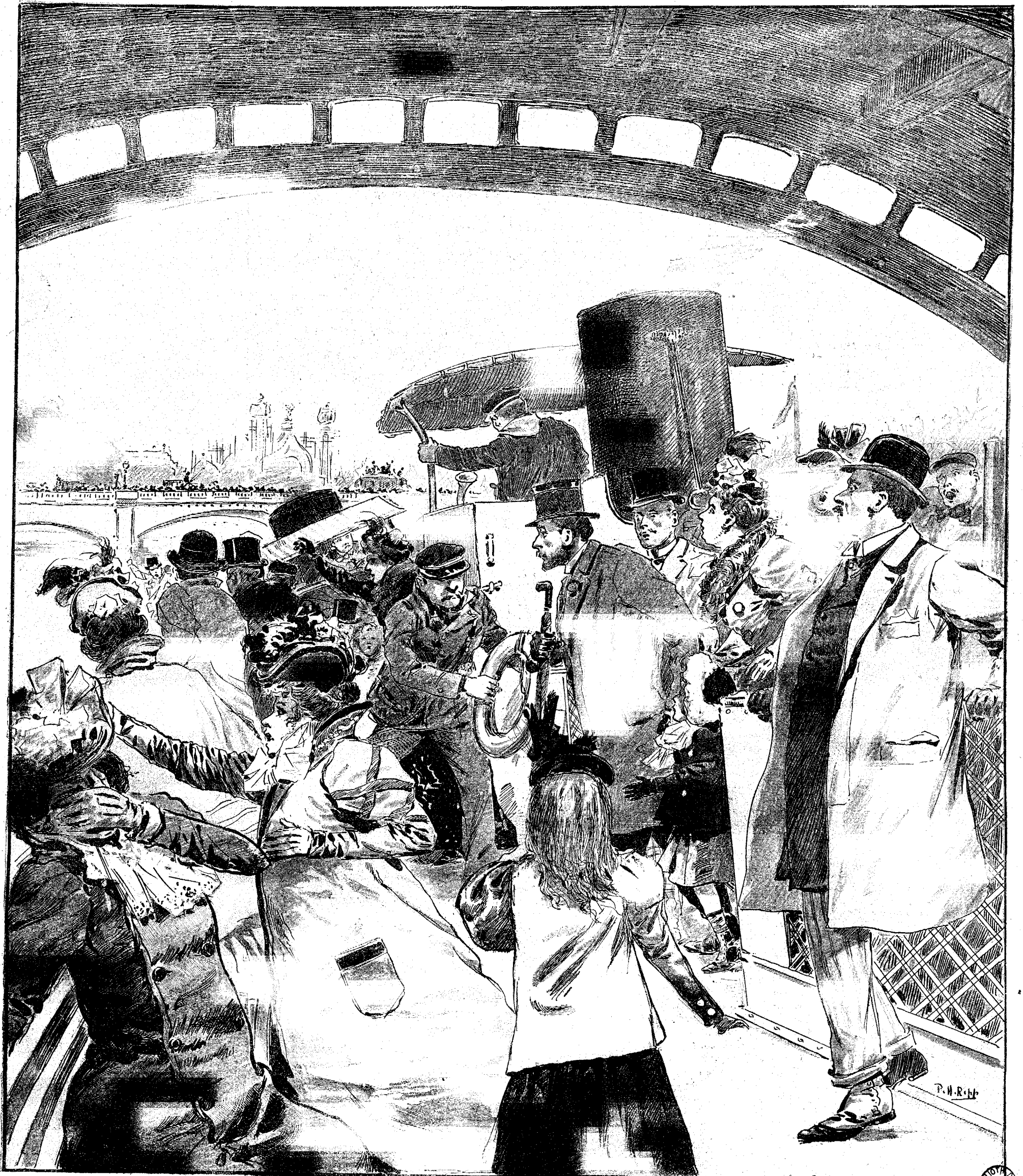
PARAISANT LE DIMANCHE

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année

N° 14.

Dimanche 8 Avril 1900.



Un abordage en Seine
Collision entre deux Bateaux parisiens

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

L'opinion publique suit avec une infatigable intérêt et une sorte d'anxiété les événements de l'Afrique du Sud. Aussi s'est-elle en quelque sorte désintéressée de la politique européenne.

Cependant, en dehors des événements sensa tionnels, un certain nombre de menus faits sont intéressants comme symptômes, et sont peut-être le germe de graves complications prochaines.

En Autriche, l'inextricable enchevêtrement des partis fait de la politique intérieure de ce pays un véritable chaos. Cette diversité de tendances, provenant de la complexité des éléments ethniques qui constituent la grande fédération de l'Europe centrale vous provisoirement à l'immobilité le gouvernement autrichien et lui enlève à l'extérieur jusqu'à la moindre velléité d'action. Dans l'état actuel des choses, rien n'est plus favorable à la cause de la paix.

Mais la situation peut changer du jour au lendemain ; il est, en particulier, une éventualité inéluctable : le décès de l'empereur François-Joseph qui remettra toutes choses en question et qui donnera le signal d'une dislocation.

Que sortira-t-il d'une situation aussi embrouillée ? Il est absolument certain que la monarchie austro-hongroise, produit de hasard facilement créé par des causes tout accidentelles, ne pourra pas se maintenir dans sa forme actuelle, avec l'hégémonie exercée par l'Autriche. Se reconstituera-t-elle sur la base du dualisme, qui lui donnerait peut-être une nouvelle vie en faisant disparaître les principales causes du conflit entre les races ? Au contraire, chacun des deux grands éléments ethniques, obéissant aux suggestions étrangères cherchera-t-il de l'appui au dehors autour de ses frères de race ? Les progrès croissants du panslavisme et du pangermanisme rendent assez probable cette dernière éventualité, qui pourrait être le prélude de graves événements, et ouvrir pour l'Europe une ère singulièrement troublée.

Comme on le voit, les préoccupations de la diplomatie changent considérablement d'objet, suivant les époques.

La dislocation de l'Autriche-Hongrie est l'événement prévu, et jusqu'à un certain point redouté, alors qu'il y a cinquante ans c'était la disparition de l'Empire ottoman qui motivait toutes les préoccupations et toutes les inquiétudes des hommes d'Etat.

Depuis, le temps a passé et cette question d'Orient qui fut un long cauchemar pour les grandes puissances a perdu beaucoup de son acuité. Cependant l'« homme malade » n'a pas changé : rien n'a pu le faire sortir de son immobilité et il résiste au progrès avec autant d'obstination qu'autrefois. Mais tout a prodigieusement évolué autour de lui. Grâce à la rapidité des communications, on n'attache plus tant d'importance à certaines positions géographiques exceptionnelles. L'établissement du canal de Suez avait déjà diminué la valeur stratégique et commerciale de Constantinople. L'achèvement des réseaux russes en Asie, les immenses travaux accomplis pour faciliter la navigation du Danube aux Portes de Fer diminuent encore son importance, et l'on peut prévoir le moment où les Dardanelles seront définitivement dépossédés de ce rôle de clef du monde moderne qu'on leur attribuait un peu trop complaisamment autrefois.

Après avoir été si longtemps l'objet des convoitises du monde entier, la Turquie n'apparaît plus que comme un facteur très secondaire dans l'évolution du monde moderne. L'agonie de l'Empire Ottoman se prolongera donc, vraisemblablement pendant de longues années encore, et son démantèlement, qui semblait jadis une question aussi imminente que dangereuse n'apparaît plus que comme une lointaine éventualité dont beaucoup se désintéressent.

C'est sur d'autres rives que se sont portées les convoitises occidentales : la question d'Orient a disparu devant la question d'Extrême-Orient.

Ce n'est plus sur le Bosphore, mais sur le Pacifique que se portent les visées des puissances rivales : c'est un morceau plus gros que la Turquie : c'est la Chine qu'il s'agit de découper.

Les barrières qui séparaient la Chine du reste du monde, tombent successivement. Impuissant à se protéger contre l'envahissement des « barbares » occidentaux, le Céleste Empire s'ouvre de plus en plus aux idées et aux mœurs européennes. Enfin, voici qu'il détruit lui-même la fameuse grande muraille qui le protégeait contre les invasions venues de l'Asie Centrale.

Un édit vient d'ordonner la démolition de cette célèbre grande muraille. Ce n'est pas un petit travail.

Cette œuvre colossale se développe sur 2,500 kilomètres de longueur. Elle est épaisse de vingt-cinq pieds à la base, de quinze pieds au sommet, et son élévation moyenne dépasse trente pieds. Sa démolition exige un travail équivalent à celui d'abattre les maisons d'une cité deux fois grande comme Paris.

Cette gigantesque muraille fut construite il y a deux mille ans, et plus de deux millions d'hommes avaient travaillé à l'élever. Elle était primitivement destinée à arrêter les invasions des Tartares, mais elle ne remplit jamais son but.

Après avoir été si longtemps inutile, ses matériaux vont enfin servir à édifier des digues, des bâtiments publics, des quais, des aqueducs...

A ce titre, cet événement est presque un symbole : celui de la disparition de l'ancienne Chine, fermée à toute influence étrangère, ennemie de tout progrès, et son remplacement par des éléments nouveaux accessibles aux réformes, ouverts aux nouveautés occidentales.

L'Amérique a de tout temps fourni une large contribution au chapitre des excentricités. Le dernier écho de ces fantaisies plus ou moins spirituelles nous est fourni par le bal dit « des fantômes » qu'une millionnaire américaine Miss Anna Constable a offert à l'occasion de la Mi-Carême aux membres du Club des Cent de New-York.

Tous les invités, travestis en esprits et en spectres, faisaient leur entrée et traversaient le Styx, sous des projections au calcium, avec accompagnement d'airs funèbres ou de fanfares éclatantes de Forchestre. Ils étaient solennellement annoncés sous leur nom symbolique.

Au milieu de ces « larves », étincelait l'Esprit de l'Or, figuré par miss Ruth Lawrence. Elle était vêtue d'un costume de crêpe blanc comme des neiges du Klondyke, avec une jupe bordée de pièces d'or et une ceinture d'or ; sa chevelure était couverte de poudre d'or et semée de pépites de ce métal.

Il y a eu une danse de sorcières, puis un fastueux souper où les « ombres » ont démontré qu'elles n'étaient pas de purs esprits.

Les millionnaires américaines ont, comme on voit de très spirituelles fantaisies.

NOS GRAVURES

ABORDAGE EN SEINE

Un accident dont les conséquences auraient pu être très graves s'est produit dimanche dernier sur la Seine, entre le pont de la Concorde et le pont Solferino.

Un bateau, le n° 43, descendait le fleuve ; un autre, le 39, le remontait. Le premier, lancé à toute vitesse, en voulant opérer un mouvement oblique pour se rapprocher du ponton, calcula mal la place qu'il lui fallait pour cette manœuvre et s'en vint, de tout son élan, aborder le 39, qui commençait à acquiescer sa vitesse moyenne, le débarcadère passé. Tous deux étaient chargés de voyageurs. Une violente secousse précipita les passagers les uns sur les autres, ce pendant que des cris s'élevaient et que des gens affolés, des femmes prises de terreur, couraient çà et là. Un voyageur retint une dame qui voulait se jeter à l'eau. Le premier mouvement de stupeur passé, les employés des Bateaux-Parisiens s'efforcèrent de rétablir le calme. Le bateau 43 avait fortement entamé dans sa coque le bateau 39 ; celui-ci devenait dangereux. On opéra vivement un transbordement des voyageurs. Ceux-ci passèrent d'un pont sur l'autre et purent ensuite regagner les berges avec — mais rien de plus — la sensation d'un danger auquel ils venaient d'échapper.

LA CONCENTRATION DES TROUPES RUSSES EN ASIE CENTRALE

La presse anglaise a jeté, ces temps derniers, un cri d'alarme à la nouvelle des importants mouvements des troupes russes qui se sont produits sur les frontières de l'Afghanistan. Cette inquiétude se conçoit, au moment où une fraction importante des garnisons de l'Inde a été envoyée au Transvaal et alors que la population de la grande presqu'île, décimée par la famine et par la peste, est peut-être mûre pour un soulèvement.

Quers sont exactement les desseins de la Russie ? Il est impossible de le savoir exactement. Le seul fait certain, c'est que les garnisons ont été renforcées et que c'est maintenant une véritable armée qui est réunie à peu de distance de Herat.

FILLE DE PÊCHEURS

Depuis le fatal jour de tempête qui lui avait ravi son fils, un solide gars de dix huit ans, la femme du père Quervin s'était juré de ne marier sa fille — le seul enfant qui lui restait — qu'à un terrien pur sang, un homme qui, de près ou de loin, ne toucherait pas à la marine.

N'ai-je pas eu assez de malheur de perdre mon grand Yves, le seul espoir de mes vieux jours, ne suis-je pas aussi fille de naufragé ? disait-elle couramment. Je ne veux pas que les angoisses que j'ai subies, les malheurs qui me sont échus en partage, ma fille les souffre et les endure à son tour.

Et comme il y avait long à dire contre le métier de marin, la mère Quervin ne se privait pas. Complaisamment, elle évoquait devant les commères les longues attentes sur le môle à guetter la voile si ardemment désirée, les angoisses sans nom aux jours de tempête, quand la grande bleue se fâchait et, mugissante, semblait vouloir se précipiter tout entière par dessus les jetées.

Impassible, gardant sur toutes choses un silence prudent, le vieux Quervin contredisait rarement sa moitié et pour cause. Outre qu'il n'aimait pas à disputer, le bonhomme savait qu'il ne viendrait jamais à bout d'une obstination aussi enracinée.

Il reconnaissait volontiers que la mer — la mer, comme il disait — était une maîtresse jalouse, moissonnant parfois ses adorateurs comme la faux du paysan coupe ses épis mûrs, mais il ne lui en voulait pas outre mesure de ses accès de fureur.

N'était-elle pas aussi, cette mer si calomniée, une tendre pourvoyeuse, n'avait-elle pas assuré à lui, aux siens, à toute une génération de pêcheurs comme lui, le pain quotidien et la liberté dans le travail ? Ne fallait-il donc pas lui garder un peu de reconnaissance pour ses bienfaits et ne se souvenir que de ses colères.

Et puis, elle était si jolie, la matine, quand, à ses heures, elle se mettait en frais d'amabilité. Quelle mère berçait plus tendrement son nourrisson ? Quelle femme savait trouver mieux le secret de se faire aimer et de coquetterie ?

Pour tout cela et pour bien d'autres raisons encore, dont la principale était que le vieux pêcheur adorait son métier et voulait une haine instinctive et tenace à tout ce qui ne sentait pas le goudron ou la saline, le ménage des Quervin était souvent troublé. Surtout depuis que Jeanette, la fille tant aimée, commençait à être en âge de se marier.

Elle était jolie à ravir, la fille du vieux pêcheur, et les partis ne lui eussent pas manqué certes, parmi les gars de la côte. Mais la mère Quervin avait tant de fois répété son ancienne, avait tant juré ses grands dieux que jamais sa fille n'épouserait un matelot, que la perspective d'être éconduit retenait les garçons et les empêchait de courtoiser la Jeanette.

Seul, son frère de lait, le fils de la veuve Maoulen, se hasardait-il à la faire danser le dimanche au bal champêtre, et encore se prévalait-il seulement de sa quasi-parenté, sans risquer la plus timide déclaration.

A dire le vrai, il ne se rendait pas compte lui-même des sentiments qui l'attachaient à la fille du père Quervin. Elevé côte à côte avec elle, partageant ses jeux depuis leur commune enfance, il s'était habitué à la considérer comme sa sœur véritable doublée d'une bonne camarade, et jamais encore il n'avait songé qu'un jour viendrait où cette intimité devrait prendre fin, sous peine de faire jaser les mauvaises langues.

La mère Quervin non plus ne se figurait que difficilement Pierre Maoulen comme un prétendant éventuel à la main de sa fille, et elle laissait volontiers les deux jeunes gens s'entretenir familièrement et se faire de mutuelles confidences.

Ce fut seulement au moment où Jeanne, ayant été demandée en mariage par un jeune charpentier récemment installé au pays, que la bonne femme s'avisa de ce que pouvaient avoir de choquantes les assiduités de ce grand gars de Pierre auprès de sa fille. Aussi résolut-elle de mettre bon ordre à cet état de choses. C'était une femme d'action que la mère Quervin. Avant même d'avoir prévenu son mari et sa fille de la démarche du jeune ouvrier, elle s'était dit que certainement le Ciel lui-même avait fait ce choix du gendre de ses rêves et elle avait donné son plein consentement à l'union projetée.

Sa Jeanette n'aurait pas un marin. Elle deviendrait la femme d'un artisan, d'un terrien qui jamais ne risquerait sa vie sur l'onde perfide. Avec cela, grâce au sac d'écus que secrètement elle arrondissait depuis des années sans genre pourrait s'installer à son compte, devenir patron, on le disait intelligent et travailleur, il fonderait une bonne maison dans ce pays où la construction des barques neuves est en rapport direct avec la quantité des naufrages. Et cette vieille bête de Quervin verrait alors que même

ailleurs que sur la mer on pouvait vivre honorablement et sans angoisses.

Le soir même de ce jour mémorable, elle signifiât doucement mais fermement son congé à Pierre Maoulen, lui laissant entendre que les privautés d'autrefois ne pouvaient continuer en raison de la nouvelle situation de sa fille.

Au diner, ce fut une autre affaire. Brusquement, sans préambule, la bonne femme annonçait la bonne nouvelle à Jeanette et au père.

D'objections sérieuses, le vieux n'en avait guère à présenter ; sans le connaître, d'instinct, rien que parce qu'il n'était pas un enfant du pays et de la mer, le prétendant lui déplaisait, mais il ne pouvait articuler contre lui d'autre grief que cette antipathie irraisonnée et c'était peu en balance des bonnes raisons que faisait valoir sa femme.

Perplexe au possible, il voulait se donner le temps de réfléchir et réserver son opinion jusqu'à plus ample informé. Rien ne pressait d'ailleurs, et Jeanette avait encore le temps. Puis, après tout, c'était surtout elle-même que la chose intéressait, et il estimait de son devoir de le laisser entièrement libre de fixer sa destinée.

Pourtant, malgré son désir de rester impartial et de ne point influencer la décision de son enfant, il ne put s'empêcher, le lendemain matin en partant pour la pêche, de lancer une phrase qui provoqua un orage inattendu.

J'aurais toujours cru, que Pierre Maoulen venait ici pour les beaux yeux de Jeanette et qu'il serait un jour mon gendre et mon successeur. Il paraît, fillette, que tu n'as pas su le décider et qu'il préfère quelqu'autre jeunesse de par ici.

Pour toute réponse, Jeanette éclata en sanglots. La veille, après le repas, sa mère l'avait prise à part, lui avait signifié sa volonté et la pauvre avait bien compris que rien ne ferait revenir sur sa parole cette femme entêtée. Maintenant qu'il lui était défendu de revoir son frère de lait, elle se surprenait à penser à des choses ignorées jusque-là. Un brusque jour venait de se produire dans son cœur et elle se rendait un compte exact des sentiments, vagues encore la veille, qui s'agitaient. Plus de doute, elle aimait Pierre et sans doute, Pierre l'aimait aussi.

Ce n'est pas impunément que deux jeunes gens de leur âge se voient et se causent journellement, s'habituant à une intimité constante : seulement Pierre était timide, il savait l'honneur qu'inspirait sa profession à la mère Quervin et il n'avait pas osé risquer sa demande, pressentant le sort qu'il l'attendait.

Surpris du résultat de la simple phrase qu'il venait de prononcer, le père Quervin plus finaud qu'il n'en avait l'air, n'insista pas, et, comme sa femme rentrait, il s'esquiva, se promettant de tirer au clair le mystère de ces larmes si brusquement répandues par sa fille.

Malheureusement, il lui fut impossible pendant un grand mois, de joindre le fils de la veuve Maoulen qui s'était engagé pour une croisière à bord d'un yacht de plaisance, en qualité de pilote.

Et pendant ce temps, les événements marchaient. Le menuisier, tacitement admis à faire sa cour, venait presque tous les soirs, à la veillée entretenir sa fiancée. Bien que celle-ci ne parût pas lui faire un accueil bien enthousiaste, il ne désespérait pas d'en venir à se faire aimer quand même, il s'en rapportait au temps, ce grand apaiseur, pour amener chez Jeanette l'oubli de ses premières amours.

Soudainement hostile, le père Quervin faisait aussi triste figure que sa fille à son futur gendre. Cependant en son fort intérieur, le vieux pêcheur était bien forcé de convenir des qualités de travail, d'ordre et d'économie qui caractérisaient le jeune ouvrier, et si ses préventions avaient jamais pu disparaître, elles eussent certainement cédé. Mais il est des choses avec lesquelles on ne transige pas et toutes les qualités d'un verrier ne pouvaient aux yeux prévenus du père Quervin contrebalancer le prestige du moindre marin, à plus forte raison d'un gars comme le fils de la Maoulen.

L'époque du mariage néanmoins fut fixée à une date rapprochée — ce n'est pas en vain que la mère Quervin se vantait de porter la culotte dans le ménage — et Jeanette entrevit nettement l'instant fatal où il ne lui serait plus possible de reculer.

Peu à peu, du reste, la jeune fille s'accoutumait à cette union. Si Pierre l'avait aimée, pourquoi ne s'était-il pas déclaré plus tôt, pourquoi, au contraire, ayant appris son prochain mariage, était-il parti aussi brusquement sans chercher à la revoir, à lui demander des explications qu'elle se fut empressée de lui donner.

La pauvre avait ignoré que Pierre Maoulen n'avait occupé le poste enviable qui lui était offert que dans l'espoir d'oublier et de se faire illusion à lui-même sur les sentiments qui l'agitaient.

Les amoureux sont les mêmes sous toutes les latitudes et dans tous les milieux : un stupide point d'honneur, une vanité mal comprise les privent d'une explication décisive, et quand, avec l'expérience leur est venue la certitude de l'irréversible, ils s'aperçoivent trop tard de leur naïveté.

Un matin, la mer furieuse battait les jetées, roulait à l'assaut des falaises les monstrueux quartiers de rocs qu'elle avait arrachés de son sein. Un épais brouillard s'étendait sur les flots déchainés, ajoutant encore à l'horreur du spectacle de la tourmente. Le vent faisait rage et menaçait de soulever le toit des misérables cabanes des pêcheurs.

Comme presque tous ses camarades, le père Quervin était resté chez lui, s'applaudissant de n'être pas sorti par ce temps, et plaignant les pauvres diables assez malheureux pour être forcés de naviguer quand même.

Tristement, dans la maisonnette sombre, le tic tac de la vieille horloge marait les minutes. La mère Quervin et sa fille ravaudaient



des vieux vêtements, sans desserrer les lèvres le père fumait sa pipe en sculptant du bout de son couteau, les légers esquifs qu'il vendait l'été comme souvenir aux baigneurs de la plage.

Un lourd silence planait dans cette demeure qu'on eût cru devoir être égayée par la perspective d'un mariage prochain. Seuls, les hurlements de la tempête et la grande voix de l'Océan s'entendaient au dehors.

Soudain, le vieux pêcheur dressa l'oreille. Un bruit sourd qui se répéta au bout d'une minute, venait de dominer les éléments déchaînés.

Pas de doute, c'était le canon d'alarme. Un bâtiment était en perdition quelque part, non loin de là, dans la brume.

Une à une les portes s'ouvraient, laissant passer les visages inquiets des matelots et de leurs ménagères, puis le bruit de la sirène du sémaphore appela à leur poste les hommes de l'équipage du bateau de sauvetage.

Du coup, tout le village fut dehors, malgré la pluie qui tombait à verse et en un clin d'œil, il y eut foule sur la plage. Le vieux Quervin, que son âge écartait de ces périlleuses expéditions, courut tout de suite comme simple spectateur et promit de venir rapporter des nouvelles.

L'occasion était trop belle pour que la mère Quervin la laissât échapper. Aussi profita-t-elle de la circonstance pour rappeler à sa fille les angoisses par où elle avait passé en des jours comme celui-là, où elle allait avec tant d'autres guetter sur la plage les péripéties du sauvetage d'un bateau en détresse. Et comme une litanie elle répétait toujours ses mêmes paroles : « Tu ne saurais croire, ma pauvre enfant, combien je suis heureuse en pensant que tu n'épouseras pas un marin. »

Mais la porte s'ouvrit brusquement.

— C'est un yacht anglais qui demande du secours pour rentrer au port. Le gréement est brisé, la barre ne fonctionne plus et j'ai bien peur que les malheureux ne puissent se maintenir jusqu'à l'arrivée du canot de sauvetage.

Du bout de la jetée, on distingue le nombre des hommes, ils sont cinq à ce qu'il paraît, conduits par un pilote de chez nous; sans la rupture de la barre ils seraient d'jà entrés, car celui qui les mène connaît son affaire...

Jeannette eut un cri :

— C'est Pierre, n'est-ce pas.

— Oui, dit le père, gêné, mais j'ai peur que le malheureux, pas plus que ses compagnons, ne revole jamais le village. Par le temps qu'il fait, il faudrait un vrai miracle pour les sauver.

— Courons, mon père, je veux aller prier pour lui et le voir mourir si le ciel l'a condamné.

— Reste ici, tu ne vas pas sortir dehors comme ça, ce serait une imprudence, intervint la mère Quervin.

Mais, rien n'était capable d'arrêter la jeune fille. Déjà enveloppée de son manteau, la tête couverte d'un chapeau, elle s'accrochait au bras de son père et tous deux en dépit des embruns qui leur englobaient le visage, galopèrent à travers les rues jusqu'à la jetée.

Un coup de vent avait brusquement dispersé le brouillard. On distinguait nettement, maintenant sur l'horizon bas, où les nuages couraient avec une rapidité vertigineuse, les deux points noirs objets de l'attention de toute cette foule haletante : Le léger navire avec sa coquette mâture décapotée par le vent et ballottant au gré de la tempête, puis à quelques centaines de

paroles qui équivalaient au plus sincère aveu et ses larmes redoublèrent. Il fallut l'emporter chez ses parents, et une fièvre violente se déclara qui mit ses jours en danger.

Pendant de longues semaines, la pauvre enfant fut entre la vie et la mort, mais la jeunesse fut encore la plus forte. Un jour le délire cessa, Jeannette ouvrit ses yeux et reconnut son monde.

Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant au milieu du cercle de ses parents, les figures joyeuses et amies de Pierre Maoulen et de sa mère.

— Est-ce que je rêve encore, murmura-t-elle, est-ce toi, mon Pierre ?

— Oui, Jeannette, chérie et avec la permission de tes bons parents, c'est moi qui suis désormais ton fiancé. L'autre est parti, il n'en voulait qu'à tes écrous pour s'établir mais il a bien vu que tu ne l'aimerais jamais et il a abandonné la lutte.

— Hélas ! dit en aparté la mère Quervin, on ne peut pas aller contre sa destinée. Fille de pêcheur, tu seras femme de pêcheur. Que l'avenir te préserve des peines que j'aurais voulu l'éviter.

— Allons, la mère, ne te déssole pas, interrompit le vieux Quervin, j'ai une meilleure nouvelle encore à vous annoncer à tous, — il se tourna en souriant vers Pierre qui rougissait : — L'Anglais qui a été sauvé grâce, au dévouement de ce grand gars-là, a voulu, en témoignage de reconnaissance, qu'il accepte une petite fortune.

Mon gendre, — il tendit la main au matelot, — sera maintenant un petit armateur et naviguera seulement à son temps, comme il lui plaira.

On dit que le bonheur peut tuer. Par contre, il est aussi le meilleur remède pour guérir les maladies dont la cause est toute morale. C'est pourquoi, moins de trois mois après les événements, que je viens de raconter, l'église du village voyait unir le plus beau couple qui existât à vingt lieues à la ronde.

La mariée, Jeannette, était encore un peu pâle, mais les roses de ses joues ne devaient pas tarder à réparer sous l'influence du bonheur parfait qui l'attendait. Le père Quervin, qui lui donnait le bras en allant, marchait d'un air vainqueur et sa femme revenue des préventions injustes qui avaient failli causer le désespoir de deux jeunes gens si bien assortis, s'appuyait elle aussi avec orgueil, sur le bras de Pierre Maoulen, semblant dire à tous : « Voilà le gendre que je m'étais choisi ! »

EMILE TRILLAT.

La chaumière enchantée

Sous le règne de Louis XIV, vivait en Anjou un ancien officier de la garde royale, M. le comte de Charnacé, qui, après avoir scandalisé la Cour, s'était retiré dans son château où il occupait ses loisirs à dépouiller fort habilement ses vœux.

Ce noble voleur resta longtemps impuni ; cependant, comme il s'était avisé de fabriquer de la fausse monnaie, le Roi-Soleil, voyant ses propres finances attaquées, crut bon de le faire emprisonner au fort Saint-Jean.

Un de ses exploits mérita d'être rapporté.

Devant le château de Charnacé, une large avenue s'étendait plantée d'ormes et de chênes séculaires. L'été, ces beaux arbres verdoyants et pleins d'oiseaux produisaient un effet superbe. Mais, par malheur, à une certaine de toises de la porte d'honneur, vers le milieu de cette admirable avenue, se trouvait une chaumière de paysan entourée d'un jardin. M. de Charnacé en avait la vue offensée et estimait avec juste raison que cette mesure déparait le paysage.

Il offrit à son propriétaire, un vieux tailleur célibataire, de la lui acheter dix fois sa valeur. Le paysan refusa, enchanté d'ennuyer un gentilhomme. Le comte de Charnacé revint à la charge, doubla la somme, promit monts et merveilles au vieux tailleur et toujours en pure perte. Le rustre s'amusait énormément du dépit du châtelain. Il accueillait toutes les avances de ce dernier par la même réponse :

— Non ! monseigneur, disait-il d'un ton faussement attendri, je ne peux vous céder cette pauvre maison qui me vient de mon père, lequel la tenait lui-même de mon aïeul et ainsi de suite... Je croirais commettre un crime en m'en séparant, et si je la laissais démolir, il me semblerait moi-même mourir un peu !... Pour vous, ce n'est qu'une bicoque bonne à abattre, un tas d'immondices ; pour moi qui la vois avec les yeux du souvenir, elle est d'un prix inestimable. C'est ici que je suis né, ici que mes parents sont morts, et quand mon heure sonnera, je veux y mourir à mon tour.

Et quand Charnacé, furieux, était parti, le vieux paysan riait tout seul, satisfait de l'avoir si bien berné, car il ne s'était découvert tant d'affection pour sa chaumière que depuis que le comte voulait l'acheter.

Cependant l'ancien officier aux gardes n'était pas homme à céder devant l'opiniâtreté de celui qu'il appelait un manant. Il songea à plaire, mais s'aperçut vite que les juges les moins justes ne pourraient lui donner gain de cause, et, sans raison valable, déposséder juridiquement le pauvre paysan.

Il pensa à la violence ; moyen merveilleux aux temps féodaux, mais d'jà un peu démodé sous Louis XIV. Sans cela, quelle facilité d'exécution ! Il aurait suffi de mobiliser une douzaine de laquais, qui auraient mis le bonhomme à la porte de chez lui, et, pour le faire taire, s'il s'était plaint, l'eussent rossé d'importance...

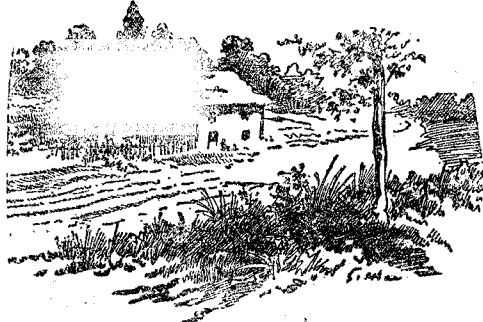
Hélas ! toutes ces façons de procéder ne valaient rien ! Charnacé résolut de recourir à la ruse. Pendant quelques mois, il ne parla plus au

tailleur de lui acheter sa maisonnette et parut même avoir renoncé à débarrasser son avenue de cette tare. Puis au bout de ce temps, il le fit mander au château et lui tint ce langage :

— Mon ami, je dois partir avant un mois pour me rendre à la Cour où je viens d'obtenir un poste élevé. Or il me faut une livrée pour mes domestiques. Seriez-vous capable de me la faire ?... Vous aurez à confectionner dix habillements complets qui vous seront payés sitôt terminés. Seulement, le temps presse. Pour ne pas perdre une seconde, vous allez vous établir dans une pièce d'où vous ne sortirez pas. Consentez-vous à rester au château jusqu'à la fin de votre travail ? Vous serez logé, couché, nourri comme moi-même, et vous partirez avec une bonne somme d'argent. Acceptez-vous ?

Le vieux tailleur ne pouvait refuser une proposition aussi avantageuse. Il s'installa dans la chambre que lui donna Charnacé et s'occupa consciencieusement à couper et à coudre pendant environ trois semaines sans sortir du château.

Pendant ce temps, le comte faisait lever un plan minutieusement détaillé de la chaumière et



du jardin, et noter la place des meubles et des moindres objets qui se trouvaient à l'intérieur. Ensuite, il la fit démolir, puis reconstruire absolument semblable à six cents toises de là. Les meubles, les ustensiles et tout ce qui était dans la maisonnette du tailleur y fut remplacé d'une façon identique, le jardin disposé pareillement : bref, on eût pu croire que la mesure avait été transportée d'un bloc par un génie des Mille et une Nuits.

Cette belle besogne avait été si rapidement menée qu'elle était achevée avant celle de l'infortuné tailleur. Enfin ce dernier termina ses lyyres, et le comte l'ayant complimenté et payé gracieusement, le garda à dîner et ne le laissa partir qu'à dix heures du soir, fortement étourdi par les vins capiteux et les liqueurs qu'il lui avait fait boire. Le malheureux tailleur suivit l'aveu en titubant, pressé de rentrer chez lui ; mais il eut beau regarder entre les arbres, il ne vit pas sa maisonnette et même ne reconnut pas la place où elle était autrefois... Il se crut en passe de devenir fou ! erra pendant toute la nuit à la recherche de ses pénates, et, enfin, quand le jour parut, aperçut sa chaumière et son jardinet à un endroit où il ne les avait jamais vus et où il ne s'attendait pas du tout à les voir !...

Stupéfait et terrifié, il se laissa choir sur l'herbe, ne comprenant rien à un tel prodige. Le plus beau fut qu'il n'osa plus rentrer chez lui de crainte d'y rencontrer des démons, car il ne pouvait croire qu'un pareil miracle eût pu se réaliser sans le concours des sorcières et des fées !... Mais des paysans qui avaient vu Charnacé à l'œuvre, le déromperent et lui racontèrent ce qui s'était passé.

Alors le vieux tailleur poussa les hauts cris, demanda justice, en appela à M. l'Intendant et enfin à Louis le Grand lui-même !...

Ce fut sans aucun résultat... Les juges et le Monarque lui-même rirent de l'excellent tour de cet honnête Charnacé...

Et le paysan dut encore s'estimer heureux que le comte eût bien voulu prendre la peine de faire reconstruire sa maison.

PAUL LAROCQUES.

LE FIACRE FANTOME

I

J'étais, avec mon ami le peintre Catusse, assis devant une table de la terrasse d'un café des grands boulevards, à regarder passer les fiacres. Sous nos yeux ils trottaient cahin-caha, bariolés de couleurs multiples, fringants, lassés, neufs, préhistoriques, voiturant de gros messieurs pressés, des amoureux en promenade, ou des familles entières empaquetées, sous la paternelle conduite des automédeons.

Et après pour nous, une distraction, par cette belle après-midi d'été, à cette heure oisive où l'on ne pense à rien.

Tout à coup, le silence qui régnait entre mon ami Catusse et moi fut violemment interrompu par une sorte de juron qui fit retourner les clients et trembler les petites cuillers dans nos soucoupes.

— « Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

— « Il y a, rugit mon ami Catusse en gesticulant, que je le reconnais !... C'est bien lui !... Le numéro 18,612 ! »

— « Quel 18,612 ? » fis-je étonné.

— « Ce fiacre là-bas ! » répondit-il en me montrant une affreuse guimbarde qui s'éloignait tirée par un cheval étique, véhicule sur lequel les progrès scientifiques du siècle ne semblaient pas beaucoup avoir influé.

— « Que l'importe, ami ? » répliquai-je.

— « Ce fiacre, déclara Catusse avec solennité, en faisant fondre le sucre de son abîmiste, est un des plus extraordinaires souvenirs de ma vie ! »

Et mélancoliquement, il ajouta :

— « C'était vers mes vingt-trois ans, au temps de notre belle jeunesse, l'en souvenir-tu ? J'étais

alors un des élèves les plus assidus de l'Ecole des Beaux-Arts, une des chevelures les plus hirsutes de Montmartre, et aussi une des bourses les moins bien garnies du Quartier-Latin. Je me trouvais cependant fêru d'amour pour la plus exquise personne qui fût au monde.

— Pardon, protestai-je, songeant à certaine blonde.

— « Il n'y a pas de « pardon ! », affirma mon ami Catusse ; c'était bien la plus exquise, et cet être charmant tenait un dix-huitième rôle au Théâtre des Variétés. Elle avait un profil grec et tu sais que j'ai toujours adoré les profils grecs. Ses cheveux étaient d'un roux fauve admirable, et ses yeux si bleus, si bleus, qu'ils semblaient violets, le soir à la clarté mourante des réverbères ! C'était, hélas ! à la leur seule des réverbères que je pouvais la contempler, étant trop pauvre pour aller entendre chaque soir le *Petit Faust*, pièce où jouait la jeune dame.

Je me contentais donc de longues stations à la sortie du théâtre, pour l'entrevoir un moment ; et, de plus en plus convaincu qu'elle était charmante, je composai de son délicieux profil une aquarelle, — avec réussite, ma foi ! — que je lui fis tenir, assez rouscou, dans une grande enveloppe.

J'eus une réponse des plus aimables sur un petit billet mauve parfumé, et, au comble de la joie, ayant opéré le rassemblement de toute ma fortune, j'écrivis à ma jeune amie pour lui offrir solennellement le lendemain, avant la représentation, un dîner des plus délicats ! »

— « Mais, objectai-je encore, je ne vois pas bien le rapport de ce que tu me racontes avec le numéro 18,612. »

— Attends un peu, homme impétueux ! répondit mon ami Catusse ; je n'en parlerai que trop tout à l'heure ! »

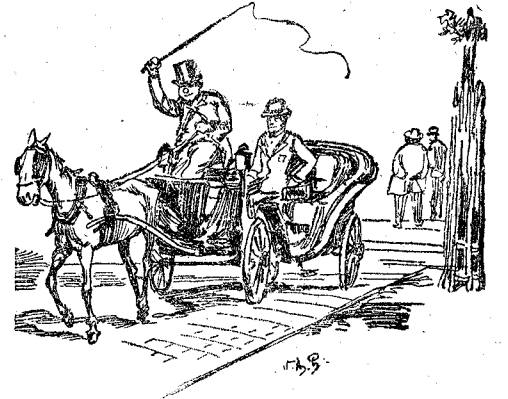
II

— « Or donc, continua-t-il, cravaté de frais, un camélia de dix-sept sous à la boutonnière de ma redingote quasiment neuve, j'emmenai la belle dîner dans un restaurant connu des boulevards.

« Le profil grec était plus grec que jamais, et moi complètement amoureux. Elle s'appelait Pomponnette et paraissait tout-à-fait mignonne. Je fis, du reste, royalement les choses, et le dîner fut rempli de petits plats fins.

« Au dessert, je fis apporter quelques fruits. Elle les adorait. Ces fruits, n'étant justement pas de saison et coûtaient fort cher, mais que m'importait cette sottise que-t-on de chiffres, à côté de l'infini de mon bonheur !

« Hélas ! les meilleures choses n'ont qu'un temps ! Pomponnette poussa tout à coup une exclamation d'angoisse. Elle m'apprit qu'elle allait être en retard pour le théâtre. Aussitôt, je me fis apporter l'addition, que je soldai sans sourcilier, malgré qu'il me chiffrait que m'eton-



nèrent, et je hélai le premier fiacre venu pour conduire la jeune artiste aux Variétés.

« Ce fiacre était le numéro 18,612, un fiacre antédiluvien !

« Tant bien que mal il arriva jusqu'aux boulevards, où Pomponnette me quitta, en me remerciant. Et je m'apprêtais à revenir chez moi tranquillement à pied, lorsque, au moment de payer le cocher, je m'aperçus qu'il ne me restait plus que trente-cinq centimes.

« Le prix du dîner avait de beaucoup excédé mes prévisions et sept sous ne suffisaient pas pour solder le prix d'une cour-e.

« L'automédeon me regardait, impassible, du haut de son siège.

« Alors, sans perdre mon sang-froid, je remontai dans la voiture, en criant bien haut, avec un geste très digne :

— « Je vous garde ! »

« C'était parfait de garder ce fiacre, c'était même une idée admirable, mai... n'arrangeait pas les choses. J'avais employé pour le dîner le banc et l'arrière-banc de mes capitaux. Telle était la situation, et elle était terrible !

« J'avoue que je songeai à toi ; tu h bitais au bout de Paris, mais j'étais sûr de ton amitié et de ton état de caisse.

« — Cocher, fis-je superbement, menez-moi boulevard Saint-Marcel !

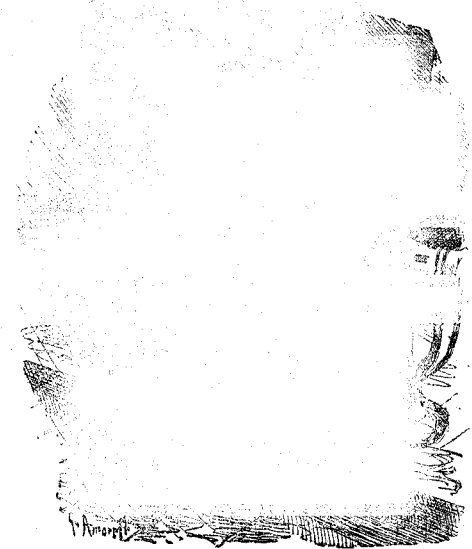
« C'était long pour le pauvre cheval qui traînait le numéro 18,612. Il trotta d'un air navré. La pauvre bête avait peut-être eu des peines, en sa vie.

« Le cocher, lui, rouge et gras, somnolait doucement, indifférent, prévenu peut-être en rra l'aveur, par ma bonne mine et mon camélia. Il espérait un de ces pourboires fameux parmi les pourboires.

« Vers neuf heures, nous arrivâmes.

« Désastre ! On m'apprit que tu étais à Montélimar en train d'enterrer une tante. — la tante Aglaé, tu te souviens ? Je maudis de tout mon cœur, cette dame, qui avait eu l'idée stupide de mourir de façon si inopportune !

« Mélancoliquement, je jetai mon a resse au cocher, et nous partîmes pour Montmartre, bien que je fusse certain que mes tiroirs fussent tous



metres la barque des sauveteurs, simple coquille de noix rebondissant sur la crête des vagues.

Par moments, des bourrasques furieuses soulevaient des paquets de mer et les faisaient retomber en averse sur les spectateurs ; mais personne n'y prenait garde, tant était palpitante cette lutte de pygmées contre la grandiose coalition des éléments.

Ageaouillée dans un groupe de femmes, au milieu d'squelles on entendait gémir la veuve Maoulen, Jeannette pria de toute son âme pour le salut de celui qu'elle aimait à présent de toute la force de son cœur.

Quand, après les péripéties du plus émouvant des sauvetages, Pierre Maoulen, qu'on avait rapporté sans connaissance, ouvrit les yeux, il aperçut les visages anxieux de sa mère et de sa sœur de lait.

En même temps que la vie, le sentiment de la réalité lui revint aussitôt et vaincu par l'effort, brisé par l'extraordinaire dépense d'énergie qu'il avait dû faire depuis deux heures, il s'évanouit de nouveau en murmurant tout bas :

— Pourquoi la mer n'a-t-elle pas voulu de moi ?...

Seule, heureusement, Jeannette entendit ces

vides et qu'à pareille heure, dans Paris, il n'y eût pas d'ouverture d'une seule boutique de brocanteur pour y vendre quelques objets.

« J'étais mal avec ma concierge pour avoir un jour brisé la sonnette de sa loge, à une heure indue de la nuit, et je n'avais, en fait de voisins, qu'une vieille dame plutôt grincheuse.

« Je montai chez moi, anxieux, je me mis à fouiller de tous côtés. Mais je ne trouvai que dix centimes dans la doublure d'un de mes gilets, ce qui élevait ma fortune entière à neuf sous.

« Un volume de Sénèque se trouvait sur ma table; je lus un chapitre des écrits de ce philosophe pour me remonter un peu le moral.

« Lorsque je redescendis, le cocher eut un mauvais regard et me déclara qu'il n'avait pas encore diné. Commentait-il à avoir des doutes sur ma solvabilité ?

« J'eus alors une idée lumineuse : celle de lui offrir chez moi un certain morceau de pâté qui me restait et quelques doigts de vin vieux. Avec mes quarante-cinq centimes, je lui achèterais un peu de rhum, et le bonhomme s'adoucirait. Son cheval ne bougerait pas.

« Effectivement, le cocher du numéro 18,612 accepta mon invitation. »

III

« Voilà qui est nouveau ! » dis-je à mon ami Catusse.

« Donc, reprit-il, mon cocher soupa. Ce fut charmant ! Il avait quelque littérature ; je crois bien même qu'au dessert je lui lus un chapitre de Sénèque. Nous causâmes politique ; j'abondai dans ses vues, et le voyant mis en belle humeur par les petits verres, j'eus envie de lui tout avouer, lorsque, tout à coup, il s'écria :

« Bourgeois, où allons-nous maintenant ?

« Ce mot de « bourgeois » me flatta mais n'arrangeait pas les choses.

« Je me fis conduire à Grenelle chez un autre ami qui n'avait pas de tante, lui. Patatras, il faisait ses vingt-huit jours ! Nous nous trouvions donc, mon fiacre et moi, au bout de Paris à onze heures du soir, sans être plus avancés qu'avant. Le cocher me contemplait d'un air inquiet.

« Je songeais bien à le payer de quelqu'un de mes tableaux. Il y en avait de superbes ! Mais le brave homme ne m'avait pas paru porter grand intérêt aux choses de l'art.

« Où allâmes-nous ? que devînmes nous ensuite ? Je n'avais plus qu'une vague notion de ce qui se passait. Je crois bien que je tentai une dernière chance chez un mien cousin, place des Ternes ; ce fut en vain !

« Et, à travers les rues, l'antique guimbarde roulait, roulait toujours, fiacre fantôme avec son cheval maigre et son cocher gras.

« Comme je maudis alors Pomponnette, ses yeux de faïence et ses cheveux fauves ! comme j'envoyai à tous les diables son profil grec des Batignolles !

« Par une ironie du sort, le numéro 18,612 passa vers une heure devant le théâtre des Variétés, et j'eus le désespoir de voir ma bien-aimée sortir au bras d'un élégant jeune homme, pour monter avec lui dans un coupé fringant, un coupé près duquel mon fiacre faisait piteuse mine.

« Je me renfonçai à l'intérieur, en me cachant le visage, et, sur un nouvel ordre de moi, le numéro 18,612 quitta les boulevards pour disparaître dans la nuit.

« Il était deux heures du matin quand de nouveau, il s'arrêta devant ma porte. Avec un sourire diabolique, le cocher me déclara qu'il serait aise d'aller se reposer.

« Je pensai à l'emmener coucher avec moi, mais que serait devenu son véhicule ?

« Alors, perdant tout à fait la tête, je lui criai que je le garderais toute la nuit !

« — Bien, bourgeois, répondit-il simplement ; je vais sommeiller dans ma voiture.

« C'était là une solution inespérée ; gagner du temps était précieux, quoique le prix du fiacre s'augmentât sans cesse !

« Je montai me mettre au lit, le cerveau rempli de cauchemars ; je voyais des séries de fiacres qui roulaient en des courses effrayantes, menés par des cochers sataniques !

« Et dans la rue déserte, devant ma porte, le numéro 18,612 stationnait, immobile. Par intervalles, il en sortait comme un ronflement sourd et régulier. »

IV

« Et après ? » demandai-je à mon ami Catusse.

« Après ?... Ce fut terrible !... Après une nuit de cauchemars, j'eus, au réveil, la désagréable pensée du compte qu'il me fallait régler. De la fenêtre, j'aperçus mon cocher, joyeux, épanoui par l'air frais du matin, qui causait avec ma concierge.

« Je descendis, ayant fait un paquet volumineux de quelques livres et vêtements dont j'espérais tirer un peu d'argent. Et la course reprit. J'allai de boutique en boutique, du côté des brocanteurs.

« Grâce à des prodiges de marchandage, je pus enfin, vers les dix heures réunir la somme exacte de 37 francs 35 centimes en espèces sonnantes et trébuchantes !

« Je déclarai alors gravement à mon cocher que je n'avais plus besoin de ses services.

« — Bien, bourgeois ! répliqua-t-il.

« Et voici le compte qu'il me fit :

De sept heures à minuit (tarif de jour) 10 fr.
De minuit à six heures (tarif de nuit) 18 fr.
De six heures à dix heures (tarif de jour) 8 fr.
Cinq colis à 0,25 1 25

« Au total, trente-sept francs vingt-cinq !

« C'était tout mon avoir, moins dix centimes.

« Je le remis au cocher, bien heureux de pouvoir payer !

« Et lorsque je lui eus ajouté les dix centimes qui constituaient tout ce que je pouvais lui donner comme pourboire, il fit une grimace amère et ne me ménagea pas les épithètes.

« Mais, généreusement, je lui glissai alors le volume de Sénèque, qui était encore dans ma poche et dont les brocanteurs n'avaient pas voulu, — un fort volume in-octavo, avec préface d'un membre de l'Institut.

« Puis, je disparus en hâte, soulagé ! »

V

« Et « Pomponnette ? » demandai-je.

« Ce fut fini, dit-il, je t'assure bien ! »

Alors, en manière de conclusion, mon ami Catusse ajouta, après avoir vidé le fond de son verre d'absinthe :

« Vois tu, l'amour, c'est très joli, mais pas quand il y a des frais de voiture.

MAX VILLENEUVE.

PIERRE ET PAUL

Pierre Jacquard, debout devant son tableau noir, l'éponge dans une main, un morceau de craie dans l'autre, était absorbé à la recherche d'un problème de géométrie descriptive qu'il se proposait de donner à ses élèves à la classe du lendemain.

Tout, dans le cabinet de travail, indiquait la retraite d'un laborieux. Le bureau, si vaste qu'il fût, disparaissait sous une accumulation de brochures, de cahiers, de papiers entassés en un fouillis où l'on ne comprenait pas que le maître pût se reconnaître. Au fond de la pièce, une bibliothèque offrait à la vue des rangées de livres à la reliure sévère et dont les titres auraient épouvanté bien des gens. Sur la

cheminée, en guise de pendule, un buste en marbre au crâne chauve, à la barbe en tire-bouchon, représentait Archimède, prince des géomètres. Sur les murs, en guise de tableaux, des épreuves de géométrie s'élevaient dans des cadres de bois.

Rien n'était riant dans cet asile de la science, si ce n'est le savant.

Pierre Jacquard était un homme jeune encore qui n'avait pas atteint trente-cinq ans, l'œil clair et intelligent, le front un peu dégarni déjà par les veilles du travail, et dont le visage portait l'expression de la douceur et de la bonté.

Malgré son âge, il s'était fait déjà un nom dans l'Université. Professeur de mathématiques spéciales dans un des premiers lycées de Paris, on n'attendait que l'heure pour lui ouvrir les portes du Collège de France, et sa place était par avance marquée à l'Institut. Tout le monde l'estimait.



mais, car on connaissait, en même temps que son talent, sa vie laborieuse et dévouée ; tout le monde l'aimait, car son caractère sympathique attirait et charmait dès la première rencontre.

Tandis qu'il était là, scrutant dans sa solitude les mystères du sinus et du cosinus, un coup vif et sec fut frappé à la porte.

« Entrez ! » répondit-il sans se retourner, un peu impatient d'être dérangé juste au moment où il croyait tenir la solution de son problème.

Mais, s'étant décidé à regarder quel était le visiteur importun, il poussa un grand cri, devint tout pâle, et jetant l'éponge et la craie qui se brisa sur le parquet, il se précipita les bras ouverts au-devant de l'arrivant.

« Paul !... Mon petit Paul !... C'est toi !

Paul, c'était son frère, son cadet de huit ans ; son « petit » Paul, c'était un grand officier de chasseurs d'Afrique qui avait la tête de plus que lui et qui se dressait superbe dans son dolman bleu à collet jaune.

Une longue étreinte réunissait les deux frères.

Le professeur pleurait, riait, criait, embrassant à pleins bras, à pleine bouche ce grand beau garçon, avec la frénésie d'une nourrice qui retrouverait son nourrisson ; puis, s'éloignant d'un pas, mais sans lui lâcher les mains, comme pour l'empêcher de s'échapper, il l'enveloppait d'un regard ravi et orgueilleux, répétant sans cesse :

« C'est toi, mon petit Paul !... C'est toi !

Oui, c'était bien lui, Paul Jacquard, lieutenant de chasseurs d'Afrique, qui depuis trois ans guerroyait au Soudan et qui, rentré en France, avait fait à son frère la surprise d'arriver sans être annoncé.

Son frère, non.

Pierre Jacquard avait été pour son cadet non-seulement le frère, mais le père, la mère, l'éducateur, le guide, l'ami, tout, — et Archimède lui-même, unique spectateur de cette scène, devait tressaillir d'émotion à la vue de ces deux hommes mûris par l'âge, plus mûris encore l'un par le travail, l'autre par les combats, retrouvant l'un pour l'autre les caresses de leur enfance et multipliant leurs baisers au milieu de leurs larmes de bonheur.

II

Vingt ans plus tôt ils étaient ainsi déjà la main dans la main, le visage couvert de pleurs. Mais c'était au cimetière, devant la tombe où

leur mère dormait depuis longtemps et où l'on venait de descendre leur père. Ils étaient seuls au monde, sans autre famille que des parents éloignés dont la compassion banale ne devait guère dépasser la grille de la nécropole.

Quand il s'était senti mourir, le père Jacquard avait mandé Pierre, son aîné, esprit prématurément sérieux, et lui avait recommandé son petit Paul.

Gravement, lentement, sentant la solennité de son serment, Pierre répondit :

« Père, je jure de lui consacrer ma vie ; tout pour lui !

Et, penché sur la fosse béante, pendant que la terre tombait avec un bruit sinistre sur le bois du cercueil, Pierre répéta :

« Tout pour lui !

Le soir, rentré dans la maison vide qu'il allait leur falloir bientôt quitter, Pierre commença son œuvre.

Ce fut lui qui veilla comme une mère, au coucher de son petit frère ; et quand celui-ci, vaincu par la fatigue de la journée, fut endormi, il resta près du lit de l'enfant, pensif, recueilli, méditant l'étendue de l'engagement sacré pris par lui et formant dans son jeune cerveau une foule de plans dont l'abnégation personnelle était la base et dont le bonheur de Paul était le but unique.

Pas un instant Pierre ne faillit à sa tâche. Il n'eut pour son propre compte ni adolescence, ni jeunesse. Il vivait dans une seule pensée, mettant dans sa fraternelle tendresse des délicatesses dont l'expression faisait sourire, sortant d'une si jeune bouche, mais touchait dans l'âme ceux qui en étaient témoins.

Un vieux cousin, leur tuteur officiel, les interna tous deux au lycée. Ce fut la seule fois où il s'occupa d'eux. Dès le premier jour, Pierre alla bravement trouver le proviseur et lui dit :

« C'est moi qui suis le père de ce petit. Il faut que je le voie tous les jours, un quart d'heure, pas plus. Un enfant de son âge a besoin de jouer.



Je ne veux pas l'en empêcher. Mais je tiens à surveiller chaque jour sa santé et ses progrès.

Le proviseur, homme de cœur, sourit et autorisa.

Pierre avait toujours rêvé d'être soldat. Ses dispositions manifestes pour les sciences exactes devaient le mener tout droit à l'Ecole polytechnique. Il y renonça. La carrière militaire l'aurait éloigné de Paul, précisément à l'heure où son frère aurait le plus besoin de lui.

Ses études brillamment terminées, on fut tout étonné de le voir, malgré ses ressources assez larges, solliciter l'humble place de répétiteur dans le lycée qu'il venait de quitter ; il l'obtint d'emblée et put ainsi non-seulement veiller sur Paul, mais participer à son instruction.

Entre temps, il travailla tellement pour son propre compte qu'il se fit recevoir agrégé des sciences et, maintenu comme professeur, toujours dans son même cher lycée, ce fut lui-même qui prépara Paul à Saint-Cyr, où il fut reçu

FEUILLETON

En Train de Plaisir

PAR

Jules ROCHE

Une vertueuse indignation s'emparait tout à coup de M^{me} Monpavon et finissait par triompher de ses dernières hésitations.

« Taisez-vous, s'écria-t-elle ; vous n'êtes que des monstres, tous, et puisqu'il faut qu'une femme donne l'exemple de la charité chrétienne, eh bien ! j'irai le chercher, moi, ce pauvre petit, à la prochaine halte.

M. Monpavon frémit d'horreur mais jugea prudent de ne faire aucune opposition pour le moment. Le marchand de bois haussa les épaules, tandis que le commis voyageur se contentait de faire observer placidement qu'il n'y avait plus de halte, le train étant direct jusqu'à Paris.

« Ah ! mon Dieu, gémit M^{me} Monpavon, s'il allait lui arriver un malheur.

« Il y a la sonnette d'alarme, grommela le commis voyageur qui continuait de trouver cela très comique.

Le marchand de bois, qui avait entendu, ne crut pas devoir laisser passer cette plaisanterie sans y ajouter son mot. Il se pencha vers le commis voyageur et lui glissa à l'oreille :

« Tel qu'il est placé, je ne suis pas bien sûr qu'il soit à sa portée.

Et ils se regardèrent en clignant de l'œil, très satisfaits d'eux-mêmes.

M. Monpavon, qui n'avait plus rien dit depuis le commencement de cette scène, se décida enfin à prendre la parole, soit qu'en réalité il cherchât à se hausser d'un coup dans l'estime de sa femme, soit qu'il voulût simplement la pousser à se prononcer davantage afin de mieux sonder ses véritables intentions.

« Pour ma part, messieurs, fit-il d'une voix sévère, je ne puis qu'approuver l'attitude de ma femme, et je crois en effet que nous avons été un peu loin.

Cette remarque aussi judicieuse que concise, commença de jeter un trouble vague dans l'esprit du marchand de bois, qui n'était pas un méchant homme au fond. Il convint que lui-même aurait pu agir avec un peu moins de désinvolture à l'égard de ce pauvre petit, mais qu'il espérait bien qu'il n'en résulterait rien de fâcheux.

Alors le commis voyageur, pour ne pas rester en arrière, déclara qu'il s'associait aux regrets exprimés par son voisin et que, dans le cas où l'on jugerait convenable d'offrir en commun une réparation à l'enfant, il y souscrirait de grand cœur.

« Il n'y a qu'une seule réparation possible, s'écria M^{me} Monpavon, de plus en plus exaltée, et c'est moi, messieurs, qui la lui donnerai pour vous.

Il y eut un moment de surprise générale, et M. Monpavon se demanda non sans inquiétude s'il n'avait pas eu tort d'attiser la commisération si subitement allumée dans le cœur de sa femme.

« Pourvu, se dit-il, que cette réparation ne se fasse pas sur mon dos.

Ses craintes étaient justifiées, car M^{me} Monpavon s'imaginait maintenant que c'était la Providence qui lui envoyait ce petit être abandonné, comme compensation à sa maternité stérile, et elle allait agir en conséquence, quoi qu'il pût advenir.

« Messieurs, dit-elle, cet enfant que le soir semble avoir privé de ses protecteurs naturels sera à moi. Sitôt arrivée à Paris je l'adopte : Dieu veuille que nous le retrouvions vivant !

M. Monpavon regarda sa montre qui marquait minuit et fronça les sourcils en songeant que la subite toquée de sa femme allait peut-être encore lui faire passer une nuit blanche.

Sa femme ajouta fièrement :

« C'est à une femme qui n'a jamais été mère de donner l'exemple de la maternité.

« Très bien, très bien, fit le commis voyageur dont un attendrissement subit (réel ou feint, on n'a jamais su) commençait à mouiller les paupières.

En même temps il se levait et serrait silencieusement la main de M^{me} Monpavon qui se laissait faire, très flattée de cet hommage spontané. Puis voyant que M. Monpavon commençait à le regarder de travers il se rassit, et, ayant demandé la permission de prendre la parole, fit un petit discours à peu près ainsi conçu :

« Il y a, mesdames et messieurs, dans la vie de chacun, des événements dont la destinée nous laisse ignorer la portée réelle jusqu'au moment où elle nous la révèle brusquement, nous frappant de pitié ou d'horreur. Ce qui vient de nous arriver ne saurait donc encore être mûrement jugé, mais je suis le premier à reconnaître qu'il faut nous hâter d'obéir à cet instinct inné de la pitié, qui nous dit de porter secours à cet enfant, d'où qu'il vienne et quel qu'il soit, de peur de voir notre plaisanterie tourner au tragique et son funeste dénouement nous désigner à la honte et au mépris public.

M. Monpavon et le marchand de bois - Très bien, très bien.

« Une femme d'élite, noble entre toutes (M^{me} Monpavon s'incline), de la noblesse du cœur, celle qui prime toutes les autres, une femme, dis-je, dont je suis heureux d'avoir eu l'honneur de faire la connaissance en un mo-

ment pareil, une femme, messieurs, nous a donné l'exemple du devoir. Elle a pris énergiquement la défense de la pauvre créature de Dieu que nous avions exposée de gaieté de cœur à tous les hasards, sévices et intempéries de la locomotion à vapeur.

Ici le marchand de bois, se sentant plus coupable que les autres, essuya une grosse larme de repentir et glissa à l'oreille de M. Monpavon :

« Comme il a la parole facile !

« Nous remercions cette femme, mesdames et messieurs, conclut le commis voyageur, mais nous ne pouvons accepter son offre ; il n'y a qu'une solution possible : c'est à ceux qui ont fait le mal à le réparer, à ceux qui ont failli compromettre la vie de cet enfant de la protéger désormais contre tous les dangers ; en d'autres termes, il faut que chacun de nous, messieurs, agisse dans la mesure de ses moyens, car nous ne pouvons, nous ne devons pas permettre qu'une femme, une femme de cœur, certes, je l'ai dit, mais qui n'est pour rien dans cette histoire, nous enlève l'honneur de racheter notre faute, par un acte de charité chrétienne. Et pour trancher la question d'un seul mot, je m'offre moi-même, messieurs, pour adopter l'enfant. Je n'ai jamais été père ni mère, mais il n'y a que le premier pas qui coûte et...

« A ce moment, l'Anglaise qui dormait ou faisait semblant de dormir, se réveilla pour crier sur un ton furieux :

« Nô, je voulais acheter l'enfant, môa.

« Pardon, madame, riposta M^{me} Monpavon. J'ai barre sur vous, j'ai parlé la première.

Mais l'Anglaise s'était déjà rendormie.

Alors on entendit le bruit d'un sanglot terrible, et le marchand de bois, fondant en larmes, s'écria :

« Mesdames, vous me donnez là une bien cruelle leçon. Je ne suis pas orateur, moi, je ne sais pas faire de belles phrases, mais c'est égal.

des les premiers numéros. Quelle joie ce jour-là ! Avec quel légitime orgueil Pierre, agenouillé sur la tombe paternelle, put-il dans un secret entretien dire à son père :

— J'ai tenu ma promesse... De Paul j'ai fait un homme !... Je lui ai donné ma vie... Tout pour lui !

III

Hélas ! la séparation vint. Paul s'en alla guerroyer au Soudan, à Madagascar, au Dahomey, partout où l'on se battait. C'était une nature généreuse, ardente, pleine de vigueur, pleine aussi de reconnaissance et de tendresse. L'âme de l'enfant s'imprégna de l'âme de l'éducateur. Pierre avait infusé dans celle de Paul son énergie résolue en même temps que son affectuosité. Il s'établit entre les deux frères une correspondance fréquente, modèle de part et d'autre des sentiments les plus nobles.

Mais cette correspondance, mais cette affection ne suffirent plus, à un moment donné, au besoin d'aimer qui était le fond du caractère de Pierre ; il s'aperçut un jour que son cœur pouvait battre pour un autre être que pour son frère.

Il fit cette découverte, qui lui causa une terreur, presque des remords, un soir où, étant venu comme il le faisait très souvent depuis quelque temps rendre visite à son collègue M. Laurenceau, professeur au même lycée que lui, il apprit que sa fille Jeanne était souffrante et ne paraissait pas au salon.

L'émotion que lui causa cette nouvelle d'une indisposition sans danger, le vide qui lui parut régner dans le salon, Jeanne n'y étant pas, l'intérêt tout spécial qu'il lui faisait, en rentrant chez lui, à regarder la photographie d'un groupe où la jeune fille figurait avec ses parents, photographie qu'il avait serrée dans un tiroir avec un soin extrême, ces divers éléments lui démontrèrent avec une inflexibilité mathématique qu'il était amoureux de Mlle Jeanne Laurenceau.

Ce n'était pas un théorème ayant besoin d'être expliqué, mais un axiome dont la vérité était évidente par elle-même.

Le pauvre savant, très confus, commença par demander bien pardon à Archimède de laisser ainsi une simple jeune fille usurper des pensées qui auraient dû être réservées à la géométrie ; puis, il songea à Paul.

Mais en somme, il réfléchit que ce n'était pas parce qu'il serait marié à une jeune personne intelligente et savante elle-même qu'il en serait moins professeur de mathématiques spéciales, et que ce ne serait nullement manquer à l'affection fraternelle que de donner à Paul une charmante belle-sœur.

Et ayant ainsi posé les données du problème, il en arriva à cette solution que rien ne l'empêchait d'aimer Jeanne Laurenceau.

Jeanne avait vingt-et-un ans. C'était une enfant enjouée et aimable, en même temps très sérieuse, d'un esprit droit et d'un cœur chaud. Sans jouer aucunement à la pédante, elle savait beaucoup, ayant appris uniquement par amour d'apprendre. Pierre Jacquart avait été prié par son père, qui ne s'occupait que de belles-lettres, de lui donner quelques notions de mathématiques.

C'est un exercice fort pénible que celui d'enseigner à une jeune fille qui, sans être exceptionnellement jolie, a

cette grâce plus belle encore que la beauté. Le bon Pierre se donna franchement et sans arrière-pensée à sa nouvelle tâche. Mais, à force de voir deux grands yeux bleus fixés sur lui pour mieux saisir les mystères du calcul des angles et des levres roses répéter les propositions de la trigonométrie, ce fut le pauvre professeur qui devint élève et qui, en échange de la science qu'il donnait, apprit une autre science qu'on ne trouve pas dans les livres.

Pierre résolut de demander la main de Jeanne. Seulement, il était savant et amoureux, double condition pour être timide, et il remit de jour en jour l'exécution de sa décision.

IV

Le retour de Paul allait lui rendre le courage. Son frère présent le faisait plus valeureux. C'était, du reste, une occasion toute naturelle que

son séjour en France pour célébrer la noce. Aussi, maintenant, il allait sans plus de retard s'ouvrir à M. Laurenceau.

C'est en ruminant ce projet qu'il conduisit Paul chez son collègue afin de le présenter à sa future famille, sans lui confier du reste ses intentions matrimoniales, étant retenu par une sorte de honte, comme une crainte d'avouer à son frère qu'il n'aimait plus que lui seul. On fit fête à Paul. Le professeur avait si souvent parlé de lui, exaltant dans son affection ses mérites et ses hauts faits ! On le trouva supérieur encore au portrait tracé par son frère.

M. Laurenceau ne le tint pas quitte dès la première soirée avant qu'il n'eût raconté ses campagnes, ce qu'il fit avec beaucoup de brio et d'entrain ; Mlle Laurenceau écouta avec une émotion attendrie, ponctuant le récit d'exclamations élogieuses.

Jeanne fut moins expansive ; mais, suspendue aux paroles du lieutenant, elle ne le quitta pas des yeux durant toute la soirée.

Pierre rentra chez lui profondément touché de la réception faite à son frère et ravi de son succès.

Désormais, Paul devint l'hôte assidu de la famille Laurenceau, tout autant que Pierre. Celui-ci savait à son frère le meilleur gré de venir avec tant de simplicité et de bonhomie dans ce salon modeste où il se montrait toujours brillant causeur et développait toutes les grâces de son esprit. Pierre voyait dans cette intimité croissante un gage, qui le réjouissait, de l'adhésion que tout le monde donnerait à ses projets le jour où il les dévoilerait. Il l'attendait toujours une occasion, se disait-il, pour excuser à ses propres yeux le retard de sa déclaration.

V

Comme ils allaient partir un soir pour se rendre chez les Laurenceau, Paul dit à son frère :

— Frère chéri, je voudrais avant de sortir te dire quelques mots... très sérieux.

— Je t'écoute, mon ami.

— J'approche de vingt-huit ans. Je suis soldat dans l'âme, mais la passion du métier ne m'empêche pas de songer à d'autres amours. Après six ans de vie vagabonde, je suis hanté de l'idée d'asseoir ma vie, de me créer un foyer et de peupler la terre de petits Jacquards. Qu'est-ce que tu dis de mon idée ?

— Je dis qu'elle est excellente. Je serai ravi de te voir te marier. Je t'approuve complètement... et je t'avoue que moi-même...

— Ah ! Ah ! le cachottier ! tu penses aussi à l'hyménée... Voyez-vous ces savants qu'on croirait si détachés des choses de ce monde !... Enfin, je suis enchanté que tu m'approuves et certain que tu m'approuveras plus encore quand tu sauras de qui j'ai fait choix.

— Parle.

— Eh bien ! c'est dans l'Université, mon cher, que j'aspire me marier, et, pour ne pas te mettre l'esprit à la devine, je te dirai tout de suite que celle que j'aime et désire prendre pour femme est Mlle Jeanne Laurenceau !

Pierre crispa ses mains aux bras de son fauteuil, mais il répondit sans broncher après un court silence.

— Tu dis que tu l'aimes, mon Paul... Mais elle ? T'aime-t-elle aussi ?

Paul sourit sans fatuité et répliqua franchement :

— Je le crois.

Pierre était redevenu complètement maître de lui-même.

— Eh bien ! épouse-la, mon Paul ! dit-il... C'est une jeune fille charmante que j'apprécie depuis longtemps et qui est bien digne de toi... Dès ce soir, si tu veux, je parlerai de ce projet à son père.

Le soir, Pierre demanda et obtint pour son frère Paul la main de Jeanne Laurenceau qui ne cacha pas la vivacité de sa joie.

Rentré chez lui, Pierre regarda longuement un grand portrait de son père qu'il avait dans sa chambre et avec lequel il conversait souvent :

— Eh bien ! père ?... Ai-je bien tenu mon serment ?... Tout pour notre cher petit Paul !

Et, quoiqu'il fût déjà tard, il gagna son bureau et se plongea dans un calcul qui le préoccupait depuis longtemps.

Louis FORGET.

LES MERVEILLES

DE L'EXPOSITION



LE PAVILLON DE LA HONGRIE

Cette construction est une des plus intéressantes de celles que les gouvernements étrangers ont élevées sur les bords de la Seine. En avant, c'est une église gothique avec une tour carrée placée en dehors du plan de l'édifice et surmontée par un clocher en

bois. L'église se continue à gauche par une maison de style byzantin, à droite par une maison Renaissance. Comme on le voit, la simplicité n'est pas le caractère dominant de cet ensemble, qui sera pourtant vivement admiré dans ses détails.

on a tout de même quelque chose là qui nous bat sous le gilet... Et ce quelque chose me dit que j'ai mal agi et qu'il faut expier mes torts... Eh bien, messieurs, vous me croirez si vous voulez, mais tout à l'heure en vous disant que j'avais sept ou huit enfants, j'étais au-dessous de la vérité... J'en ai davantage peut-être, je n'en sais rien...

Ici, encouragé par le regard sympathique que lui jetait tout à coup M^{me} Monpavon, le marchand de bois risqua une confidence :

— Ah ! j'en ai vu de toutes les couleurs, vous savez... (Tout le monde se regarda, il y eut une pause légère, et il reprit :) Donc je me dis qu'il y a tout autant de chance pour que je sois le père de celui dont nous nous occupons, et je réclame le droit de l'adopter. Ça m'apprendra à accrocher des enfants à des patères.

M. Monpavon, frappé d'une reminiscence :

— *Pater is est quem nuptiæ demonstrant...* En d'autres termes, « ceux-là sont des monstres qui accrochent les enfants à des patères », donc vous êtes un monstre : le proverbe latin vous condamne, et vous avez raison de revendiquer tout le poids des responsabilités. A mon avis, l'enfant vous revient de droit.

Mais M^{me} Monpavon n'entendait pas de cette oreille-là, non plus que le commis voyageur, et tous deux entamèrent à ce sujet une discussion des plus animées, chacun réclament pour son compte la faveur qu'on essayait de leur dérober.

Le commis voyageur demandait de plus qu'en arrivant à Paris, on fit un souper au champagne pour fêter l'heureuse issue de ce petit tirage intime.

La motion fut adoptée à l'unanimité, mais le marchand de bois déclara qu'il n'aurait tous ses droits quand même et qu'on verrait bien qui l'emporterait.

M. Monpavon essaya encore timidement d'opposer qu'il serait plus simple, pour enlever toutes

les compétitions, de tirer l'enfant à la courte-paille, mais cette proposition souleva une telle tempête que force lui fut de laisser les choses suivre leur cours.

Cependant, nul ne voulant céder, le moment était à prévoir où les quatre voyageurs finiraient par se prendre aux cheveux, quand le train s'arrêta, et les mots sacramentels de : « Paris, tout le monde descend » retentirent sur la voie.

IV

En un clin d'œil, le compartiment fut vide, et les quatre voyageurs, ayant l'Anglaise à leurs trousses, se précipitèrent vers la voiture où était enfermé l'enfant, précédés par le marchand de bois qui tenait à arriver bon premier.

Parvenus au pied de la portière, ils s'arrêtèrent interdits. Un monsieur sautait à bas du wagon tenant l'enfant dans ses bras. Se voyant cerné, il se mit à courir, tentant de gagner la porte de sortie de la gare.

— Arrêtez-le, arrêtez-le ! vociféra le marchand de bois, et cinq voix furieuses répétèrent ce cri sur tous les tons, tandis que l'Anglaise, se jetant résolument sur la porte, barrait le passage au fuyard.

Celui-ci, tenant toujours l'enfant serré contre sa poitrine, et voyant décidément que c'était à lui qu'on en voulait, s'était mis à crier :

— Voulez-vous bien me laisser tranquilles, tas d'énergumènes, tant de forcenés !... A-t-on jamais vu !

Mais le marchand de bois, qui arrivait par derrière, lui donna un croc-en-jambe, pendant que M^{me} Monpavon et l'Anglaise saisissaient l'enfant en tirant chacun de leur côté. La malheureuse petite victime se mit à pousser des cris déchirants, et Dieu sait ce qui serait arrivé si le commis voyageur, comprenant le danger, ne s'était jeté tout à coup au beau milieu de la mêlée en faisant le moulinet pour faire lâcher prise à tout le monde.

Il y eut un instant de confusion indescriptible. L'Anglaise reçut une bourrade dans l'estomac, et le voleur d'enfant un premier coup de poing sur la tête qui le força à lâcher sa proie ; puis un second venu d'en haut ne sait où, et à la suite duquel il chancela, perdit connaissance et s'affaissa sur le trottoir.

Au tour du groupe des combattants, le vide s'était fait ; on voyait des personnes fuir en tous sens ; quelques cris de : « A l'assassin ! » retentirent sous le hall, et dans le même temps le cri se répandit dans Paris que la gare Saint-Lazare était le théâtre d'une grave échauffourée ayant déjà fait couler des flots de sang.

M^{me} Monpavon était juste en train d'élever l'enfant triomphalement au-dessus de sa tête pour le montrer à la foule imaginaire qui, selon elle, avait dû suivre avec intérêt les phases de la lutte, quand les bottes ferrées d'une demi-douzaine de gardiens de la paix retentirent sur le trottoir et, quelques minutes après, nos cinq voyageurs étaient conduits sous bonne escorte devant le commissaire de police de surveillance à la gare. Deux civils suivaient derrière le convoi pittoresque formé par les prisonniers ; la première était vide, on ne l'avait apportée qu'en prévision de quelque nouveau meurtre commis par les « assassins » ; sur la seconde était étendu le corps de l'inconnu toujours évanoui.

M. Monpavon, qui marchait en tête de la colonne, pleurait à chaudes larmes, la vue des civils et des sergents de ville l'ayant fortement impressionné.

Le commis voyageur et le marchand de bois le suivaient en ricanant, au point que leur attitude cynique scandalisa plusieurs sous-facteurs qui les regardaient passer.

M^{me} Monpavon et l'Anglaise fermaient la marche entre deux agents dont l'un portait l'enfant demi-mort. Elles allaient, la tête haute, comme des princesses montant l'échafaud. N'étaient-elles pas martyres d'une sainte cause ?

— Tiens, il y avait des femmes dans la bande, dit un des sous-facteurs en la voyant passer.

— C'est encore celles-là les plus effrontées, dit un autre.

— Elles ont rien une sale dégaine, affirma un troisième ; mais il n'avait pas le temps d'achever : l'Anglaise s'étant brusquement retournée et lui ayant craché au visage, pour lui apprendre les convenances.

— Eh bien ? fit le commissaire de police en voyant entrer l'étrange cortège.

M. Monpavon poussa un gros soupir : il lui tardait de pouvoir se disculper.

— Monsieur le commissaire, dit-il, nous sommes venus tout simplement pour voir l'Exposition.

— Sans doute, fit le commissaire, et c'est pour cela que vous avez commencé par assommer un de vos compagnons de voyage.

— Je voulais acheter l'enfant, moà, interrompit l'Anglaise.

— Quel enfant ?

On présenta l'enfant au commissaire, en même temps que le marchand de bois sortait des rangs pour expliquer que s'il l'avait suspendu au filet d'une patère, c'était parce que celui qui le lui avait confié à Oissel n'avait pas reparu.

Le commis voyageur, de son côté, exposa au commissaire qu'il s'était débarrassé de l'enfant à Oissel pour rechercher activement dans toutes les voitures du train l'homme qui s'était éclipse à Rouen après le lui avoir laissé sur les bras.

M. Monpavon alors raconta à son tour la mésaventure dont il avait été victime, mais comme l'histoire de chacun des voyageurs partait d'une station différente, le commissaire finissait par s'y perdre et les envoyait à tous les diables.

— Moà je voulais acheter l'enfant, fit encore l'Anglaise, répétant pour la vingtième fois peut-être ces cinq mots en dehors desquels il semblait qu'il n'y eût plus de salut pour elle.

La-dessus, vive protestation de M^{me} Monpavon.
— C'est moi, monsieur, qui ai demandé la première à l'adopter.

— Oui, répéta le marchand de bois, mais il me revient de droit, puisque c'est moi qui ai eu l'idée diabolique de la paternité. Et se tournant vers M. Monpavon : Comment avez-vous dit cela ?

— Pater is... voulut répéter M. Monpavon, mais cette fois la mémoire lui fit défaut.

Le commis voyageur du restaurant coupa la parole en leur rappelant que le premier entre tous, après les dames, il s'était offert comme l'Israélite, et qu'il maintenait son droit de priorité dans l'éventualité d'une adoption de l'enfant par l'un d'eux.

— Ah ça ! voyons, fit le commissaire à la fin, il faut tout de même s'entendre. Votre histoire n'est pas claire du tout. Je vois très bien le corps du délit, car celui-là reste le même pendant le trajet de Dieppe à Paris, mais le délinquant, lui, change à chaque station et, au bout de tout cela, on se trouve finalement en présence d'un homme à demi-assassiné, porteur précisément de cet enfant dont vous vous êtes

tour à tour débarrassés par des subterfuges plus ou moins avouables, et dont vous vous emparez ensuite tous ensemble par la violence après l'avoir abandonné chacun séparément.

— Moà, je voulais l'acheter, insista l'Anglaise.

Le commissaire se mordit les lèvres pour ne pas pouffer :

— Oui, vous, c'est une affaire entendue, vous avez un porte-monnaie en guise de cœur ; mais on n'achète pas les enfants comme cela, pas plus qu'on ne les adopte. Qui vous dit que, malgré les apparences, il n'ait pas de parents, cet enfant, une mère, un père ?

— Le père ? Présent ! fit une voix faible.

Et l'inconnu, qui venait de reprendre connaissance, se dressa à demi sur la civière où il était étendu. Tous les yeux se fixèrent sur lui, et ce fut au milieu de la consternation générale qu'il raconta en deux mots son histoire, la plus simple du monde.

Il attendait sa femme et son enfant par le train spécial parti de Dieppe à six heures et demie du soir, quand vers huit heures environ il reçut une dépêche datée de la gare de Malau-nou, où sa femme lui expliquait que, s'étant vue

forcée de descendre à cette station, elle avait confié l'enfant à un voyageur et que le train était reparti sans qu'elle eût eu le temps de remonter. Et elle lui donnait le numéro du compartiment qu'elle avait occupé.

Alors, sitôt que le train était arrivé en gare de Paris, le père, fou d'inquiétude, avait sauté dans le compartiment en question, même avant l'arrêt complet du train, et il avait été assez heureux pour retrouver son enfant sain et sauf dans les filets à bagages.

Les voyageurs restaient atterrés maintenant à l'idée de la sottise qu'ils avaient faite et des responsabilités encourues.

— Tout ça, c'est la faute à M. Monpavon, s'écria M^{me} Monpavon qui recouvrait facilement son sang-froid avec les hommes ; car rien ne serait arrivé si nous n'avions pas pris ce maudit train de plaisir... Mais il a la rage de ces trains-là, lui... Suis-je assez malheureuse !

Le commissaire, fort embarrassé, s'apprêtait à verbaliser quand le père de l'enfant se leva tout à fait et, ne se sentant plus aucun mal, le pria de ne donner aucune suite à cette affaire.

Alors le commis voyageur s'avança vers lui et lui tendant la main :

— Permettez-moi, monsieur, de vous offrir au nom de tous mes complices, nos plus sincères excuses ainsi que nos plus vifs regrets, et merci de la leçon que vous nous donnez... Quand nous serons pères, nous ferons comme vous... En attendant, laissez-nous fêter, le verre en main, l'heureuse issue de toute cette affaire, et soyez des nôtres.

— Oui, le verre en main, fit M. Monpavon qui renaissait à la vie, *inter pocula* !

— C'est un Italien, sans doute, murmura le marchand de bois.

— Je veux bien, dit le père.

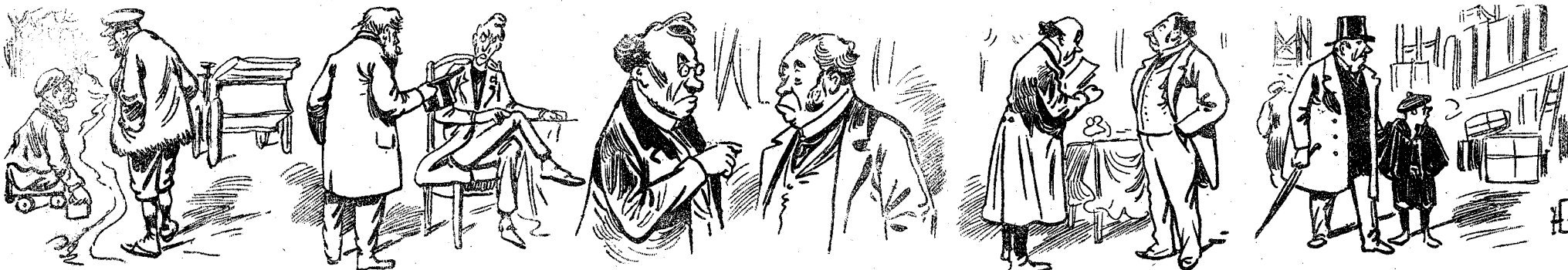
— Alors, en avant le champagne ! s'écria joyeusement le commis voyageur, et à la santé de toutes ces dames.

— Oui, fit l'Anglaise, mais je voulais l'acheter, moà !

Et on ne savait plus à présent si c'était du champagne ou de l'enfant qui parlait.

FIN

La Semaine Amusante, par Henriot



— Est-ce que vous allez à l'Exposition avec votre tout-jeu ?
— Non... pourquoi ça ?
— Parce qu'ailleurs nous aurions pu faire la route ensemble.

— Grand d'âme de M. Chamberlain.
— Tout ce que nous pourrions faire pour le Transvaal ce sera, plus tard, d'élever un monument aux morts.

— L'incurie de l'administration est incroyable : ainsi la fontaine Molière qui se dit si utile au foyer du Théâtre-Français en cas d'incendie... ils s'obstinent à la laisser à 500 mètres du théâtre, rue Richelieu.

— Mais monsieur, je suis déjà assuré...
— Il s'agit d'une assurance contre les sauteurs et les dégâts qu'ils peuvent commettre chez vous en cas d'incendie.

A l'exposition.
— Regarde toutes ces merveilles...
— Ou qu'elles sont, papa ?
— Dans des caisses... mais tu verras, quand elles seront ouvertes.

58, Boulevard de la Villette

PARIS
Bornibus
Sa MOUTARDE
Ses CORNICHOONS mère Marianne

ACCORDEONS
BEAUX et SOLIDES
apparus en quelques jours
avec nouvelle méthode.
VIOLONS, PISTONS,
MANDOLINES,
et GUITARES.
Demandez les Catalogues
illustrés gratuits.
— S —
AUBERT Rue des Carmes, Paris

POUDRE ROCHER
LAXATIVE — DÉPURATIVE
Antiglaireuse — Antibilieuse
Guérison sûre et certaine de la
CONSTIPATION
Assainissement rationnel de l'intestin, du Sang et de
l'Appareil digestif. — Prix du flacon de 21 doses : 2.50 francs.
GUINET, Ph^m, 1, R. Michel-le-Comte, Paris et toutes Pharmacies.

ASTHME et CATARRHE
Guérison par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la POUDRE
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIG est la
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 24 la Boite. Vente en gros : 24, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

RUBINAT-LLORACH MARQUE de GARANTIE
ETIQUETTE JAUNE
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à rougeaux.

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS
ACÉTYLÈNE
DEROV Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris
En écrivant signaler ce Journal.

CONCOURS DE BRODERIE

Toute personne peut prendre part au concours offert par la Société Française de Cotons à coudre (Maison **CARTIER-BRESSON** et **LEJOLY**) pour faire apprécier ses nouveaux Cotons **Brillants à la Croix**, qui donnent les rejets de la soie et qui résistent au lavage.

L'objet du concours est un joli mouchoir en batiste dont le dessin est ci-contre.

Le mouchoir dessiné et le broder seront envoyés franco et recommandés contre 1 franc, adressé à

M. SUZOR, 88, boulevard de Sébastopol, Paris.

20 PRIZ seront décernés aux Concurrents :

1. — 1/4 obligation Ville de Paris 3 0/0 à lots.
2. — 1/5 obligation Foncière 1885 3 0/0, à lots.
3. — Remontoir de dame, or, garanti.
- 4 et 5. — Bons Foncières 1887, à lots.
- 6 et 7. — Bons Algériens 1888, à lots.
8. — Bracelet argent ciselé.
9. — Boucle de ceinture.
10. — Bourse en argent.
- 11 et 12. — Bons de la Presse, à lots.
13. — Nécéssaire broderie, argent.
14. — Chaîne sautoir, argent.
15. — Album photo, grand format, peluche.
- 16 à 20. — Bons de l'Exposition 1900, permettant de gagner 500,000 francs.

Les mouchoirs devront être envoyés tout brodés avant le 31 Mai pour être examinés par le Jury.
Tous les mouchoirs, primés ou non, seront retournés franco aux concurrents ; ajouter 15 centimes si on désire le recevoir recommandé.

La liste des gagnantes sera adressée franco sur demande.

FARINE MEXICAINE ALIMENT
Contre les Maladies de poitrine, Reins, Estomac, Toux, etc. — SE VEND PARTOUT.
Dépôt Général **TARARE** (Rhône). — M. R. BARLERIN
envoie franco 20 centimes pour 5 fr. 25.

GUERISON Sûre et Rapide, Méme en varicelle, Eczéma, Dartres, Boutons, Démangeaisons, Vices du Sang et toutes les Maladies de la Peau, par le traitement du Docteur WOLF, qui est envoyé gratis et franco à ceux qui le demandent à M. PASSERIEUX, 45, Rue des Faures, Bordeaux.

PAPIER FAYARDETBLAYN

GUÉRIT RHUMES
IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS
RHUMATISMES, LUMBAGOS, BLESSURES, PLAIES
Topique excel. contre CORPS ÉLUS de PERDRIX. — 1 fr. 50 Pharmacies

BROQUET POMPES
à 1/2 usages
Paris 121, r. Quersamp Paris 1889 Cham. Catalogue

LOTÉRIE

DES ENFANTS TUBERCULEUX
ORMESSON — SAINT-POL sur-MER

GROS LOT : 250.000 FRANCS

1 gros lot de 100.000 fr. | 1 gros lot de 50.000 fr.

— 20.000 — | — 10.000 —

Plus 1575 lots de 100 à 5.000 fr.

Tous les lots sont payables en argent

1^{er} TIRAGE : 10 JUILLET 1900

1 gros lot de 100.000 fr.

1 lot de 20.000 fr. | 3 lots de 5.000 fr.

520 lots de 100 à 1000 fr.

Le Billet : 500 fr. (joindre enveloppe, affranchie portant adress. p. le retour)
On trouve des billets dans toute la France, chez les princip. déposit. de tabac, libraires, etc., (remise aux marchands) et au Siège du Comité : 35, rue Miromesnil, Paris

RENTES VIAGÈRES

Comme preuve de la confiance qu'inspire la Compagnie d'Assurances générales sur la Vie, signalons quelques-unes des nombreuses décisions judiciaires qui l'ont désignée pour servir des rentes viagères allouées à la suite de procès : Tribunal de Grenoble, 23 juillet 1881 ; Cour de Rouen, 26 décembre 1884 ; Cour de Lyon, 14 avril 1886 ; Tribunal de Dieppe, 3 juillet 1896 ; Cour de Montpellier, 4 mars 1897 ; Tribunal de la Seine, 29 mars 1898 ; Tribunal de Blois, 9 février 1899 ; Tribunal de Mont-de-Marsan, 22 juin 1899, etc.

La Compagnie d'Assurances générales sur la Vie, fondée en 1819, est la plus ancienne des Compagnies françaises similaires. Elle sert annuellement 37 millions de rentes viagères. Son fonds de garantie est de 736 millions.

Elle envoie gratuitement les notices et tarifs concernant ses opérations à toute personne qui en adresse la demande, soit au siège social, à Paris, 87, rue Richelieu, soit dans les départements, à ses agents.

87, Rue Lafayette
CONSTIPATION **CONSTIPATION**
la Boite : Adultes, 3 fr. la Boite : Enfants, 2 fr.
SUPPOSITOIRES CHAUMEL

Avant. Après 8 jours
LA SEVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques, même à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10.000 lett. félicitat.). Le Double grand pot valeur 20 fr., vendu 10 fr. 30. Le grand pot, 2 fr. 50. Le double pot, 1 fr. 75. Uniquement à J. J. Persel, ch^m, 146, r. St-Antoine, Paris

Beauté, Jeunesse éternelle !
PAR LE MERVEILLEUX
PHYRNE-FLUIDE de VIBERT
Dépôt : E. ROCCA, 5, Boulevard des Italiens, PARIS.
Lyon : F. VIBERT, CONCESSIONNAIRE.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroides. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2/30 le Pot franco. **Ph^m Moulin**, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS

GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la Vierge FARRER
YEUX ET PAUPIÈRES
Exiger sur la couverture du Pot la Signature *E. J. J. J.*
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

ARÔME PATRELLE Bonne au bouillon
Goût exquis et
Belle couleur dorée.

CŒUR ASTHME, CATARRHES, BRONCHITES, etc.
Le remède par excellence est
Le SIROP de DIGITALE de LABELONYE

Contre les MALADIES de la PEAU, du FOIE, de l'ESTOMAC, la BILE, les GLAIRES, la CONSTIPATION et les Maladies qui en découlent, les grands docteurs n'emploient que la
TISANE BONNARD Dépurative
Infaillible. 0.75 la Boite 1^{re} par la poste. 46, r. des Amandiers, Paris.

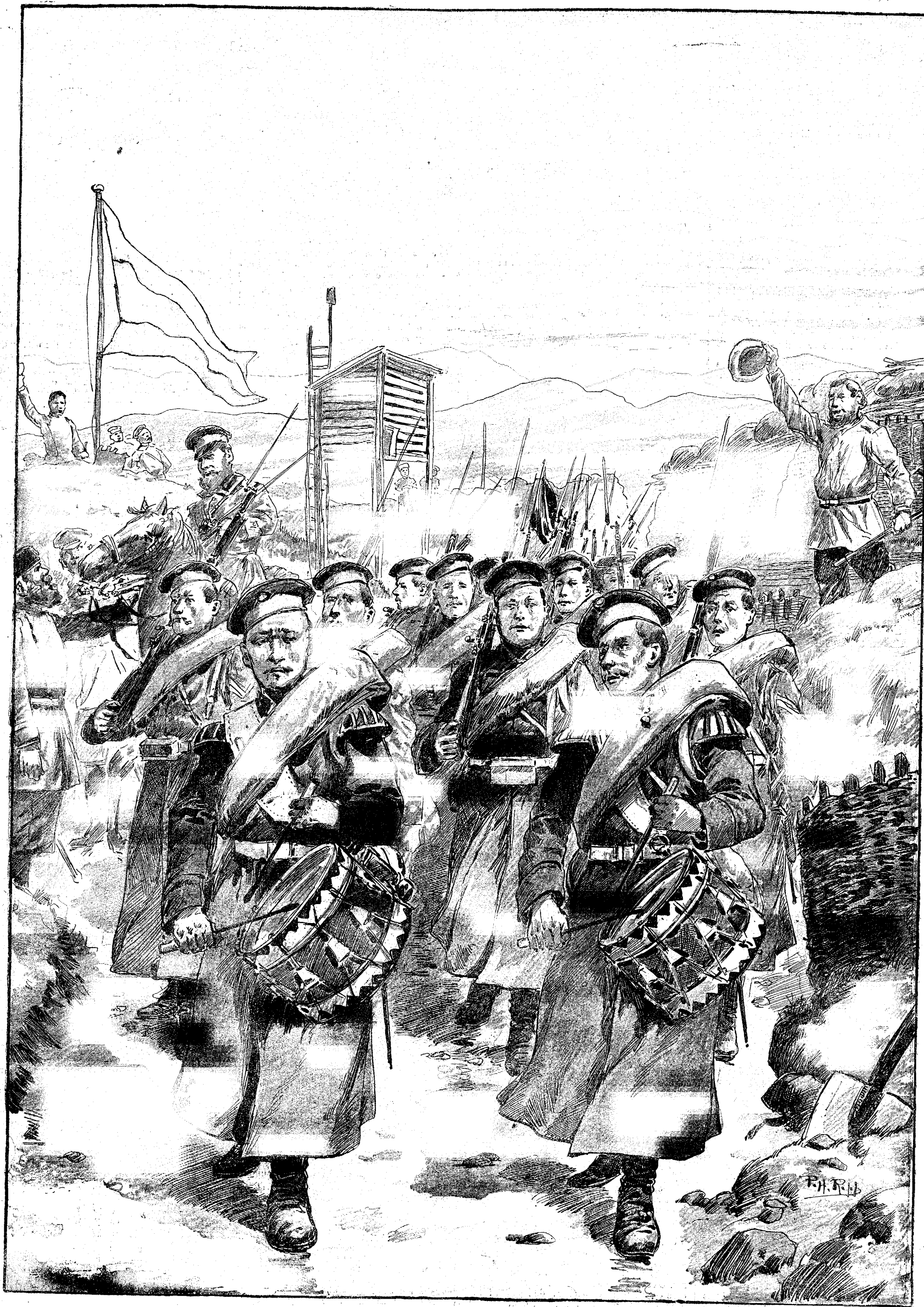
JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ? Demandez les 6 catal. illust. réunis 1900. Nouveaux trucs, farces, attrapes, tours de physique, littérature, sorcellerie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis
Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris

SIROP ET PÂTE BERTHÉ
RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.

Sirop, 3 fr. ; Pâte, 1 fr. 60. **FUMOUZE**, 78, Faubst St-Denis, Paris.

LA PÂTE ÉPILATOIRE DUSSEY

détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 ANS DE SUCCÈS. (Voir le mention, 2^e fr. 1/2 Boite, spéciale pour la moustache, 10 fr., 6^{me} 44). — Pour les bras, employer le **PILIVORE** (20^e et 10^e). **DUSSEY**, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS



Les Russes dans l'Asie centrale
Concentration de troupes sur les frontières de l'Afghanistan